



Je suis le véritable père Duchêsne, foutre.

CE N'EST PAS
LE PÉROU,
QUE CES BOUGRES-LÀ,
OU AVIS SÉRIEUX DU VRAI
PÈRE DUCHÊSNE,
AU GÉNÉRAL LA FAYETTE.

Comment, foutre, brave général, tu laisses un tas de jean-foutres faire, en ton nom, des extravagances qui n'ont ni père, ni mère!

Sais-tu bien que cela fâche les honnêtes gens, les pères Duchêsne, qui aiment l'ordre, la confiance & la paix, & qui ne peuvent s'accoutumer à croire que tu as tourné casaque à la patrie ! tu ne sais donc pas qu'un soi-disant aide-de-camp s'est foutu les tons d'insulter une patrouille de braves grenadiers, qui faisoient leur rondes l'autre soir, rue de Bourbon ? Tu ne sais donc pas que dans les Porcherons d'un certain monde, je veux dire dans un café du Palais-Royal, il s'est passé, par rapport à toi, des scènes terribles ? comment, foutre, tu ne saurois pas tout cela, quand tout Paris en est instruit, en est indigné, quand tout Paris a vu traîner en prison un malheureux jeune homme, pour avoir dit ce que mille bouches répètent, sans te vouloir du mal, mais parce que tu ne t'occupe pas assez de te montrer au peuple, & de justifier tes intentions, dont tu dois compte à tous, quelques droites qu'elles puissent être.

Je sais bien, moi, que la Fayette, ami de la Rochefoucault, cet homme simple & loyal, ce citoyen dont l'âme est embrasée du vraie patriotisme, ne peut être un traître : je sais bien qu'obligé de paroître à la cour, il est possible que tu te sois garanti de l'air pestilentiel

qu'on y respire, puisque Louis XVI, lui-même qui y est sans cesse a seu n'en pas avaler le venin. Mais que veux-tu qu'on dise, que veux-tu qu'on pense quand sur la dénonciation du projet de la maison du Roi, on t'a vu aller te justifier à la commune de Paris, & quand, par une contradiction que l'on ne peut concevoir, tu ne te fais pas un honneur, un devoir, & un devoir sévère de défendre le patriote Gerdret, qui a fait cette dénonciation, des suites que des mal intentionnés veulent lui donner ? que veux-tu qu'on dise, que veux-tu qu'on pense, quand on ne te vois pas punir le commandant de bataillon qui a la folie, car ce ne peut-être autre chose, d'aller en ton nom gourmer les citoyens ? cependant tu peux bien dire, comme nous, ce n'est pas le pérou que ce bougre là.

Que veux-tu qu'on pense, que veux-tu qu'on dise, quand une justice authentique n'a pas suivi l'affront qu'un de tes aide-de-camp a fait à la patrouille des grenadiers des Prémontrés ? cependant les citoyens armés pour la sûreté publique ne font point des hochets dont il est permis de se jouer, tu n'ignore pas cette vérité. Qui voudra contribuer à la force publique, si un

farceur peut impunément l'outrager? & tu ne punis pas ce farceur, quand il t'est connu, dénoncé! Est-ce donc le pérou que ce bougre-là?

Et ce domestique de M. Saint-Colombe, qui ose aussi outrager cette patrouille, d'où? ... dans ton hôtel, & dont le nom & l'action se trouvent accolés au nom & à l'action d'un de tes aide-de-camp, on ne le chasse pas honteusement! mais, foutre, ce n'est pourtant pas le pérou qu'un bougre comme çà.

Tiens, foutre, je rencontre par-tout, oui par-tout, car je cours beaucoup, des hommes de la trempe la plus méprisable, des joueurs, des escrocs, des valets qui dès que la conversation se tourne sur toi, s'approchent, écoutent, & s'ils se trouvent en force extravaguent en prenant ta défense, même quand on ne t'attaque pas. Crois-moi impose silence à ce rebut de la société, dont le suffrage est un opprobre, & avec qui les honnêtes gens rougiroient de tomber une fois d'accord. C'est de ces derniers, c'est des hommes qui pensent, qui pèsent dans le balance sévère de la justice les actions des dépositaires des fonctions publiques, que ta gloire dépend.

Si l'on ose te calomnier, montre-toi, attaque juridiquement le calomniateur, tu le dois à ton nom, à la place que tu occupe, à la confiance dont nous t'avons honoré ; mais qu'on ne puisse jamais soupçonner que la Fayette protège la vengeance individuelle, qu'il a un parti, qu'il foudroye des créatures ; parce-que si cela arrivoit tu tomberois dans un mépris mérité, dans un mépris d'autant plus grand que tu auroit été plus aimé.

La Fayette, au nom de la patrie, que tant de dangers entourent, imite ton Roi, qui par une démarche sublime a fait disparoître tous les soupçons qu'on formoit sur ses sentimens secrets. Ne viens pas comme lui à l'assemblée nationale déposer tes chagrins, parce que cette action pourroit encore être soupçonnée ; mais assemble ton armée dans ce champ de Mars où tu as juré pour tous les fédérés de la France. Montre leur l'autel de la patrie & dis-leur : mes amis, c'est sur cet autel que j'ai promis, au nom de tous les Français, de défendre la constitution & la liberté ; je veux aujourd'hui vous prouver que je n'ai point faussé mes sermens. Que ceux d'entre vous, & il en est, qui ont

quelque reproches à me faire, parlent avec confiance, je suis prêt à les détromper, je vous ai rassemblés ici pour vous convaincre tous, que je n'ai que l'intérêt public en vue dans toutes mes démarches, & que vous ne pouvez faciliter mes desseins & me montrer votre zèle qu'en apportant dans vos fonctions la plus grande circonspection & un respect inaltérable pour vos frères, c'est-à-dire pour tous les citoyens.

La Fayette, voilà ce qu'un de tes vrais amis, mais qui n'est pas foutu pour te flatter, t'invite à faire. Ce n'est pas par une proclamation que tu peux venger le public outragé. Elle contient, je le crois, l'expression de mes sentimens. Mais, foutre, les fautes de ton aide-de-camp, celles de l'officier du caveau, celle du domestique de M. St. Colombe font des fautes trop graves, trop faites pour irriter les citoyens, & ton désaveu ne suffit pas. Songe, brave général, qu'il n'y a pas un de nous qui ne dise en parlant d'eux ; nais ce n'est pas le pérou que ces bougres-là.

Si tu connoissois le vrai père Duchêsne, tu saurois que son caractère n'est pas porté à la sévérité ; mais que son vœu est seulement celui d'un ami de l'ordre. Il sent tout le prix d'une tolérance aussi douce à exercer dans des terms de calme & de prospérité que la rigueur est nécessaire dans des momens d'orage & de malheures. D'ailleurs, dis, ta gloire ne seconde-t-elle pas les avis que je te donne en bon citoyen ?